NOUVELLES DE POLYNIES

automne 2019. édition n° 4

ÉDITO
Beau Sang

Donc, la vie, il faudrait la gagner, gagnant-gagnant, au petit jeu de l'oie docile, au ras de l'existence, case étude de marché. « Gagner sa vie », la gagner peut-être, certainement, sur le dos de l'autre parce que l'époque le veut, précarités concurrentielles de bêtes à concours sans récompense, la gagner donc pour ne pas la perdre, comme d'autres. Gagner/Perdre. Il ne faudra pas compter sur les écrivains réunis en cette saison pour venir éclairer, de toute la lumière si désirée par ceux qui veulent faire disparaître la littérature et les variations imprévues de la vie, les jours vides et tout tracés d'un destin réussi. Avec eux, il s'agit d'une mise au secret, peu à peu dévoilée par le travail obstiné des mots, des pensées, des sensations. La complexité humaine se déséquestre ici, on n'y consigne pas des aspirations synthétisées pour un jour, – car un jour on sera grand, non ? c'est-à-dire dans le rang – trouver son habit bien emballé dans la naphtaline. Au contraire. Ils sont à nu, ils se livrent et s'exposent dans toutes leurs réalités, des plus évidentes aux plus ténébreuses, selon un mode de pensée subtile. Ils sont des étranges, des à l'écart, des boiteux, des inadaptés à la norme, des forcenés, des enfants, des beaux coléreux, des irritables. Car que se joue-t-il dans cette volonté de se tenir aux grands traits d'un individu, le pitch de soi, si ce n'est de le faire disparaître en tant qu'être sensible, donc variable, donc insaisissable, donc fuyant, et ainsi politique, révolutionnaire. « La sensibilité de chacun, c'est son génie », rappelait Baudelaire. Eux, ils frottent tellement la peau de leur langage, irritation, rougeurs, démangeaisons, irruptions et spasmes, vibrations, contre-indications existentielles, que leur génie intérieur surgit dans son intensité pour offrir des vœux et promesses de ressentir. On se trouve affectés de les lire. On s'en trouve modifiés. Une brèche s'ouvre, c'est une égratignure sur la peau où une goutte du sang de l'autre pointe, une lettre, une image, un geste, la sauvagerie de l'aléatoire. Non pas gagner ou perdre sa vie, mais la prendre comme une coupure, une effraction, en l'inventant, en cultivant l'effondrement du sens commun, en l'imaginant au futur, voilà ce que nous chuchotent *Petit Garçon* de Francesco Pittau, en cette association si juste du Grand Dehors Flou et du Grand Intérieur Fou, royaumes de l'imaginaire où le monde ne cesse de se réinventer grâce à une identité qui, elle, saisit la dépersonne pour mieux l'approcher, *Zorroooo ! Zorroooo !* ; métamorphoses d'un devenir où hommes et bêtes se retrouvent corps-objets par l'insensé organisé et rappellent qu'on est bien peu de Chose, sauf à se rencontrer sur la grande scène de l'agora dans *La Chose du MéHéHéHé* de Sigrid Baffert, *Tcha-kou-tcha d'urgence* ; debout soudain sur la planche de *Surf* de Frédéric Boudet, malgré la peur et l'angoisse d'être, inspiration et aspiration, malgré le peu d'appétit suscité par un destin de BTS d'animateur de soirées en maison de retraite et les bras poilus des gardiens du désordre, éclipse et apparition, trouver la forme de son existence au point même de la révélation, *il faut écrire sa putain de vie !* Écrire sa vie, lire, inventer un nouveau savoir-vivre, avoir lieu pour être. Goutte de sang coagulée.

© Jeanne Macaigne

LA CAVERNE DE PLANCTON

Au beau milieu du ventre de la mer, loin très loin des côtes, loin très loin des hommes, vit une faune aquatique bien particulière, mobile entre les extrêmes, bricoleuse de son état, sur le vif de l'inventivité. On y est hautement bizarre, on y est savamment parlant. Le jour où une Chose se trouve projetée au cœur de cette société, les mots s'entrecroisent parfois au point de s'emmêler. Quand il y a de la vie, il y a du mot. Suffit de passer la tête dans l'Antre et sa Cour des Miracles où se réunit l'Assemblée pour découvrir les vertus de l'agora.
Présentation de cette galerie de personnages sous forme de liste.

Trois pieuvres aussi différentes et unies que trois sœurs
Et aussi proches du Moi, du Ça et du Surmoi. De nature méticuleuse et rigoureuse, Saï est la rationnelle des trois : tout problème a sa solution et l'impro n'est pas son mode de réflexion préféré. Pour Mo, la réalité est un brin plus tortueuse et fougueuse, elle qui ne cesse de remuer de l'intérieur. Vish, elle, bataille avec un drôle de truc qui aime à se déployer dans son intériorité, quel que soit le temps.

Un crabe cornu
Amateur de questions et courageux comme un crabe qui recule, le crabe cornu aime à haranguer les parterres d'oursins bicéphales. Comme tout le monde le sait, le crabe cornu est féru d'anatomie, à l'image des concombres de mer. Parlez-leur de bouche, ils sauront vous fasciner par toutes sortes de narrations d'orifices.

La colonie échevelée d'anémones albinos
Sait s'entourer d'un petit peuple classique de baudroies cyclopes, d'une meute de méduses mercureuses et de poissons velus. Mais aussi d'un poulpe manchot, d'une huître huppée, tant qu'à faire dans la diversité de la parlote.

Krakenko
Ogresse et orque de son état, la diabolique Krakenko a conduit le petit peuple à se terrer dans l'Antre après le traumatisme de la terrible Nuit des Longs Coraux et ses crises de boulimie à répétition. Tout peut devenir amuse-gueule sous son œil avide et, étonnamment, objet d'amour.

Grand Bras-Ma
Calamar géant, Étranger-venu-de-Loin, il vit dans le Bazar des Bras-Machines où il peut tout aussi bien tester sa posture du sablier ou devenir presse-papier, avec un flegme qui force l'admiration. Mr Bricolage des grands fonds, il déborde d'inventivité et d'à-propos poétiques, ce qui lui permet de recycler le vaste bordel que le ciel lui crache sur la tête.

Une Chose
Sorte d'œuf-surprise géant, ni œuf ni surprise, ou coquillage géant, sans être coquillage géant, la Chose est une Chose qui se doit de demeurer secrète. Un indice : elle vient direct du MéHéHéHé.

Extrait

Peu à peu, une foule multiforme s'aggloméra autour d'elles, nageant, palpitant, rampant, glissant, floufloutant. Autour de la colonie échevelée d'anémones albinos et d'oursins bicéphales se réunirent d'abord les baudroies cyclopes, la meute de méduses mercureuses et quelques poissons velus. Suivirent les crevettes bouffies, les homards chromés et l'escadron de crabes cornus. Enfin se joignit à l'auditoire la cohorte goudronneuse de concombres de mer.

— Que nous vaut ce grand ramdam ? interrogea un vieux poulpe manchot avec autorité, une fois la Cour des Miracles ébrouée en cercle.

— Une-Chose-pas-comme-les-autres-ronde-dure-et-molle-à-moitié-rayée-aussi-grosse-que-Krakenko-et-qui-coule-pas, lâcha Mo dans un souffle ravi.

Une onde de silence sillonna l'Assemblée. La Chose était donc sérieuse.

Sigrid Baffert, *La Chose du MéHéHéHé*. Illustrations de Jeanne Macaigne
Polynie, ean 9782352894414, 11€. En librairie le 17 octobre

ÉCRIRE DANS SON CHAMP DE PATATES

Un jour, une question, « Comment écrivez-vous ? », et un exercice d'admiration sur la littérature viscérale croisent leur destin. Drôle de mélange. D'un côté, la terre à labourer, le sillon creusé par un poète, le vaste monde élargi, encore, en métamorphoses. De l'autre, la puissance tellurique et ivre de la littérature, les mains dans le levain, l'œil sur le vison fuyant, à la lisière de la peur et de la fureur. Semailles, épousailles, retrouvailles, ou du désir d'écrire comme union parfaite avec le monde par Frédéric Boudet, auteur de Surf.

Semailles

Dans le fond, tâcher d'être poète. C'est-à-dire, sans doute, en dire le moins possible, juste tenter de lever le voile. Espérer rencontrer un peu de ce que l'on cherche – au bout des choses, au bout du souffle, au bout des mots : la lumière. Mystique ? Certainement. Union avec ce qui est, extase d'être, joie de rejoindre Ce Qui. *Ce Qui Quoi ?* Justement, c'est tout l'objet de la littérature, de la poésie, ce *Ce Qui Quoi* – qui est une sorte de chapelet, de moulin à prières qu'on ferait tourner, le moins mal possible, et qui ferait un peu comme ça :

tournoyer/suçoter/parler/vibrer/creuser/gueuler/périr/chuchoter/vomir/entrelacer/prétendre/etc.

Mais alors ce serait une danse, une mystique du corps ? Oui, car souvent, toujours, les mots s'envolent, s'enroulent et se posent (ou se crashent) là où le vent (c'est-à-dire l'Esprit) veut qu'ils s'enracinent. Ils sont ces choses vivantes qui s'échappent, nous échappent, nous traversent, nous secouent et nous ensemencent. Nous ne sommes que des sillons, des champs à patates que nous préparons du mieux que l'on peut pour que les mots viennent s'y nicher et germer. Qui ? Les « écrivants », oui évidemment (ceux-là ont grand intérêt à se taire le plus possible, pour mieux entendre, mais bien sûr ça n'est pas si simple). Mais aussi tous les hommes (et les animaux, les plantes, les minéraux, les insectes et les fruits tout petits, tout ce qui est là à se dorer la pilule dans le champ de patates), qui, soudain pétris de langage, se surprennent à se voir pousser des bras, des jambes, des ventres arrondis, des sexes frais, des pieds rapides, des yeux météores, des lèvres barbouillées de vin.

Voilà donc à quoi pourraient servir les mots, donc les poètes, donc la littérature : à rien – juste à nous faire taire et à faire notre boulot de sillon. Pour que le récit fasse pousser son jardin dans nos poitrines. Pour que le jardin fasse pousser le récit dans nos ventres.

Épousailles

On se demande parfois pourquoi dieu on a lu tant de romanciers américains. On est pourtant français à la fin ! Bien sûr, il y a cette musculeuse culture américaine qui, romaine, impériale, poussée par le feu d'un ardent vouloir-vivre a pénétré et pénètre toujours les mondes. Et puis, le hasard biographique peut nous avoir fait surgir quelque part à l'ouest des belles lettres, de la grande ville, entre forêts, rivières et cabanes cabossées aborigènes.

Mais n'y aurait-il pas autre chose ? N'y aurait-il pas chez Twain, Whitman, Melville, London, Hemingway, Faulkner, Steinbeck, Miller, Salinger, Carver, Ford, Harrison, Banks, McCarthy et les autres quelque chose qui tient d'une tout autre nourriture, une sorte de *levain premier*, et *ultime* (celui qui gonfle chez Homère dont, sans qu'on n'y puisse jamais rien, les braises consument le bois de nos bibliothèques). Le levain du cœur mêlé à la tempête, à la neige et au vison fuyant, celui du ventre barbouillé d'obsessions et de voix arrachées à l'incendie des comètes. Celui du poison nécessaire des mots comme des alcools forts : il faut taper dessus – c'est le métier, adoration du tapage ! –, des soudards mal fagotés qui, plumes en main, moines errants, jamais revanchards, jamais pleurnichards, toujours ivres, tranchés en deux par l'espace, pénètrent les chairs du monde comme une joie, barbouillent puis décrassent les mots qui prennent leur source dans la fibre de leurs muscles. Et toujours à la lisière, sinon quoi ? À la lisière des peurs – et des fureurs vives : peur des ours, fureur d'être saoul, émoi d'être un Indien, arrogance d'être une hache, effroi et jubilation d'être perdu en mer, griserie d'être mort et ressuscité dans un coup de poing ou une béance bleue de sang, beauté d'être témoin de l'orgasme d'une femme sous le tumulte des draps, beauté d'être témoin de l'orgasme d'un homme sous le même froissement clandestin. Absolue nécessité de continuer – toujours – à douter que le monde ait pu être circonscrit, que la chair puisse nous appartenir, que le récit soit dédié aux seuls hommes, à l'ordonnancement propret des villes, à la régence élégante des menus destins, mais bien plutôt un chaos lumineux, que la langue ne soit qu'un frais galon de dentelle cousue sur une idée délicate – mais non –, un coup de fusil dans la nuit, un pied nu – incendie – de femme, une montagne entière qui vous glisse, lentement, nécessaire mais sans violence, âpre mais sans heurts, une montagne sans autre idée d'elle-même que d'être en train d'être, qui vous coule droit des lèvres, et tout entière, dans le ventre.

Et puis on relit *Les Illusions perdues*. Et *L'Éducation sentimentale*. Et *Une Saison en enfer*. Et *Les Secrets de la mer rouge*. Et *Du monde entier*. Et *Ouvert la nuit*. Et *Voyage au bout de la nuit*. Et on se souvient que les lettres américaines, après tout, n'ont peut-être d'américaines que le nom. Le Grand Récit est de partout, et de nulle part. Là où, rare, satyre dément et gentil, il vous saute au cou. Vous embroche aussi. Et, sans coup férir, vous épouse.

PORTRAIT D'UN GARÇON À FACETTES

Comment dire la complexité d'un individu, petit-grand ou grand-petit, comment ne pas le réduire à un exercice fiché mais, au contraire, comment dire ses nuits, ses contradictions et recherches, ses parts d'ombre, le flux et le reflux de l'entrelacement ambigu ? En forant inlassablement une forme, une sorte de trou dans lequel le monde se rappelle à lui-même. Réponse disco d'un écrivain, Francesco Pittau, maître de la fantasia, qui sait brillamment dilater l'esprit.

L'image va paraître bizarre, mais j'aime assez l'idée de la « boule à facettes »... ces boules qu'il y avait dans les boîtes de nuit et qui envoyaient des taches de lumière sur tout le décor. J'ai un peu pensé à ces boules pour composer le recueil. Des facettes qui finissent par former une seule boule. Ou si on veut faire plus chic, les facettes d'un diamant taillé dans un atelier d'Anvers. J'ai toujours aimé l'idée qu'on puisse tourner autour d'un personnage, pas pour le cerner comme on l'enfermerait avec un trait, mais pour en percevoir les différents éclats. Pour le petit garçon, j'ai procédé (quel vilain mot, « procédé », ça donne l'impression de calculer, de prévoir, de contrôler, toutes choses que j'ai ignorées en écrivant), donc j'ai procédé en suivant les pensées, les aventures du personnage placé dans une situation banale souvent mais transformée ou parfois transcendée par l'imaginaire du petit garçon. Je crois beaucoup à l'irréalité... au flou du monde, enfin, quand je dis que je crois, je veux dire que je dois bien la constater cette irréalité. Parfois c'est une irréalité brutale, sauvage (et souvent on l'appelle alors la Réalité), mais quand elle est légère, ductile et fuyante comme une poignée d'eau, on dit que c'est l'irréalité. En fait tout cela relève du fantasme, du mensonge, et le monde n'existe que par les yeux de celui qui le regarde ; et s'il cesse de le regarder, c'est lui qui disparaît. C'est d'ailleurs ce qui arrive. Les pierres, les nuages, les océans nous survivent. Mais je m'égare. Je reviens à la question : la composition en boule à facettes. Finalement c'est cette appellation qui me convient.

© Catherine Chardonnay

J'aime quand la poésie et l'humour se mêlent au prosaïque. Ça crée des étincelles de sens tragi-comiques et fait naître des Krakenko, des monstres poètes, qui peuvent tout à la fois être source de terreur (par la dévoration) ou d'enchantement inattendu.

Sigrid Baffert

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE
La tribune de Polynies, par Francesco Pittau

La littérature est une chose sérieuse

La littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous montre les petits grains de sable au fond de la poche ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous fait arpenter des sentiers enneigés au plein cœur de l'été ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous fait voir des îles au trésor, des diamants gros comme le poing et des dragons volants ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous révèle que dans le placard à balais il y a un passage secret vers une planète liquide ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous jette sans prévenir dans une ville creusée à même la montagne ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous fait entendre le langage des chats, des chiens, des canards, des vaches et même des pierres ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous dit que l'étranger n'est pas un inconnu ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous fait changer de corps et d'esprit ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous balance au visage une poignée de lave brûlante ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous fait explorer des labyrinthes hantés ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous tient éveillé la nuit, sous les couvertures, à la lueur d'une petite lampe de poche ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle nous déleste de nos tristesses ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle ouvre des fenêtres dans les endroits les plus obscurs ;
la littérature est une chose sérieuse parce qu'elle met de l'ombre dans les endroits les plus lumineux ;
bref, la littérature est une chose sérieuse.

Extrait

Le petit garçon se réveilla et sourit en voyant le soleil entrer par la fenêtre. Ses ailes vibrèrent, alors le petit garçon s'envola. Il comprit qu'il était devenu une mouche pendant la nuit.

Tout d'abord, il alla se poser au plafond. C'était bizarre de se retrouver ainsi la tête à l'envers. Tout était sens dessus dessous. Il n'était pas habitué à marcher au plafond, le petit garçon, alors il dut se poser à l'endroit sur son bureau pour ne pas avoir la nausée.

Quand l'envie de vomir fut passée, il se promena sur ses feuilles, sur ses crayons, et il resta englué sur une tache de couleur pas encore sèche. Il avait les pattes bleues à présent.

Il allait s'envoler de nouveau lorsque maman entra dans la chambre et s'inquiéta : « Où es-tu encore passé, mon petit garçon ? » Le petit garçon essaya de prévenir maman qu'il était là, tout près d'elle, mais de sa bouche ne sortit qu'un « bzzzz-bzzzz ».

Francesco Pittau, *Petit Garçon*. Illustrations de Catherine Chardonnay
Petite Polynie, ean 9782352894407, 10€. En librairie le 19 septembre

© Catherine Chardonnay

GRAND CŒUR, GROS CHAGRIN
Petites annonces

PENSÉE. Éteins la lumière, tu y verras plus clair. (réf. 33467521). **AMOUR.** Dis donc, mon p'tit chou de mer, tu crois vraiment que tu vas te la couler douce longtemps comme ça ? Je suis pas là pour porter tes ventouses, all right ? (réf. 3867867867). **ENTRE NOUS.** Encore un enfant de la balle qui se plaint de la dureté de sa condition et de la nécessité de se faire un nom. Ohé, tu rebondis toujours, non ? (réf. 72134721). **PENSÉE.** Il prend vraiment ses réalités pour ses désirs. (réf. 888888). **MÉTÉO.** Alerte rouge. Trou bouché. Plus de beluga au numéro que vous demandez. Iceberg en vue (réf. 000000). **VOUS.** Émile Cucherousset, Audren, Sigrid Baffert, Gilles Barraqué, Nastasia Rugani, Karen Hottois, Pierre Zapolarrua, Agnès Debacker, Frédéric Boudet, Francesco Pittau (réf. 72134721). **AMOUR, AMITIÉ.** Pourrait-on réintroduire la dispute ? Pourrait-on encore s'opposer ? Pourrait-on fuir l'anesthésie ? (réf. 01010101). **ATMOSPHÈRE (GUEULE DE LOUP).** Forte dépression. Tentez tout, ne remisez pas trop le grand cœur. (réf. 1111111). **GROS CHAGRIN.** C'était la dernière annonce. Faites gaffe à vos nuits.

La poésie, celle du rap ou celle des poètes, dans le fond c'est ça, se poser d'une façon très particulière sur le rebord du monde, ou en son sein même, l'habiter pleinement comme une voix qui le décode et le traduit, sans réfléchir (mais en travaillant beaucoup). C'est vouloir rendre le monde dans son entier, en trouver, en explorer tous les chemins, les sons, les timbres, les images.

Frédéric Boudet

LES MOTS À LA BOUCHE

On aimerait s'exercer jusqu'à l'étourdissement à des danses de flati-fluti, et échapper, si possible, au Test de Krak. Dans les profondeurs de la mer comme dans le grand désert rouge, il y a du Tcha-kou-tcha. Sigrid Baffert avait déjà bien fait dériver la langue dans La marche du baoyé *en puisant dans les fruits bleus de ses kourés. Les Mo, Saï et Vish de* La Chose du MéHéHéHé *ne laissent pas plus la langue au repos. Aussi tendons l'oreille pour découvrir les expressions personnelles de Sigrid Baffert, l'auteure, et de Jeanne Macaigne, l'illustratrice.*

Wordswordswords du MéHéHéHé de Sigrid Baffert
Tricoter
Je l'avoue, il y a une seule chose que je ne tricote pas, c'est la laine. En revanche, c'est devenu mon verbe gimmick, que je cuisine à tous les temps, et plus si affinités. J'ai une propension incurable et invétérée à tricoter tout ce qui me tombe dans la tête (ou sur la langue). Les idées, les histoires, les chansons, les envies, les projets, les notes, les rencontres, les courants d'air, les rêves, les amitiés, les souvenirs (je les démêle aussi, à l'occasion). D'ailleurs c'est devenu la définition la plus claire de mon métier. *Tricoteuse d'histoires.* Et comme j'aime tricoter plusieurs choses à la fois, je me rêve poulpe Grand Bras-Ma avec huit bras.
« Ne désespérez jamais. Faites infuser davantage. »
Cette phrase d'Henri Michaux est ma devise, ma petite chanson intérieure depuis la nuit des temps. J'infuse. Beaucoup. Longtemps. J'ai dû être sachet de thé dans une vie antérieure, et probablement, chez les fous, avec Lewis Carroll. Et puis il est plus sexy de dire « j'infuse » que « je déprime », hein…
Et justement, après l'infusion contre la désespérance, un adjectif que j'affectionne :
Tarazimboumant
Adjectif qui exprime une joie incommensurable et contagieuse. Jubilatoire dans sa simple diction, on frôlerait presque la jouissance zygomatique. Voilà une expression que j'emprunte depuis près de quarante ans au Grand Pas Sage Ébouriffon de la BD de Dany et Greg, *La Merveilleuse Odyssée d'Olivier Rameau et de Colombe Tiredaile* et leurs aventures au pays de Rêverose. Il a un petit côté antalgique et euphorisant comme le supercalifragilisticexpialidocious de Mary Poppins.

Wordswordswords du MéHéHéHé de Jeanne Macaigne
Pimpolle (prononcé pĩm.'po.ɟ)
— Alors ma fille c'est l'heure des pimpolles?
— Heu, ben oui ça me va bien, hein ?
— Aaah oui, c'est trèèèèsjoooli, ce bleu te va suuuper bien, on dirait Brigitte Bardot
— …
— Oui, tu sais quand elle danse la salsa, comme ça… (danse à l'appui suivi par une crise de fou rire général)
— Vraiment ? Merci…
Dans ma famille, on a le sens du superlatif. Du rire. De la joie.
Ce mot, trafiqué ici, vient en fait de l'espagnol *pimpollo* qui veut dire « bouton de rose », « jeune pousse », « arbrisseau », « chérubin », « jeune garçon, jeune fille ».
Entre nous, c'est un ensemble de maquillages, de bijoux fantaisie, qui embellissent, qui enjolivent, d'un kitsch élégant. Souvent utilisé dans la salle de bains : « Oulala tous ces pimpolles, ça va vous faire perdre la tête ! »

© Jeanne Macaigne

L'étrangeté du monde, c'est ça : la séparation que l'on opère entre réel et imaginaire. L'existence c'est la réunion des deux dans un même espace. Et l'enfance est le temps le plus propice à cette fusion. Plus tard, on dira de tel ou tel qu'il est « fou », ou qu'il n'a plus le sens commun. Et commun étant ici la clé de l'enfermement dans un espace confiné.

Francesco Pittau

RENCONTRE DANS LA FORÊT

« On entend une sirène au loin, un navire de guerre, puis le feulement sépulcral d'un énorme animal enfoui dans la vase, il y cherche la trace des siens perdus depuis des millions d'années ; là-bas, juste à la jonction des eaux noires de la rade et de l'océan, le corps blotti contre l'écume d'un oiseau de mer, virgule blanche, indécise, morceau d'étoffe qui, peut-être, leur dévoile quelque chose. Enfin, ils dorment. Muscles déliés, voix au repos. Une lumière tendre, tissée de leurs respirations mêlées, luit aux fenêtres de leur chambre, juste avant l'aube. » Surf *de Frédéric Boudet, roman de fuites et de retrouvailles en une langue d'une beauté hallucinée, raconte le passage à l'âge adulte comme une appropriation soudaine de la foudre, en un état de grâce et de rédemption. C'est une histoire de duos ouverts au monde, un père-un fils, un fils-une mère, un amoureux-une amoureuse, un ami-un frère, ouverts au monde car habités par des sujets fêlés, qui portent la fissure de leur histoire où s'engouffrent et s'échappent les possibles, qui transportent la folie du monde en leur vaste corps où dérivent le langage et le symbolique. Rencontre avec un écrivain qui sait donner à la littérature ses dimensions mythiques, vivants et morts emmêlés, présence des absents et chaleur des désirs.*

Nouvelle odyssée

Adam et Jack ont dix-neuf ans, c'est l'âge des dangers et des possibles : l'enfance nous a quittés, un océan de désirs nous tend ses vagues, mais on se sent autant chétifs et apeurés que magnifiques et grands. Adam et Jack savent ce qu'ils ont déjà perdu, mais ils ont l'intuition de ce qu'ils peuvent gagner. Ils sentent que tout est à faire, que derrière la glu des jours et des doutes, les ravines et les sentiers sans issue du passé qu'il faut abandonner, coûte que coûte (c'est là l'épreuve donnée à Adam par le récit de sa vie), mais sans tout briser (c'est là l'épreuve de Jack), il y a un monde immense. Tout ne sera pas possible, mais se résigner, lâcher, renoncer, serait la pire des choses, la moins excitante, la moins littéraire. On ne peut pas voler des tonnes de livres chaque mois dans la librairie de sa ville natale et se contenter d'une vie atone et rancie ! C'est intéressant que vous parliez du destin, cette notion si chère aux Grecs. Il est probable que ce texte, comme beaucoup de choses que j'écris je crois, se soit déployé (sans que j'en sois très conscient) dans les lumières méditerranéennes et universelles de l'*Odyssée*, dont l'intime sujet n'est jamais tout à fait là où on le croit. C'est l'apanage des très grands textes, chacun peut y voir l'entièreté de ses obsessions et de ses quêtes. Pour moi, ce texte est le récit d'une disparition, et d'une quête. Échappée du père, et « en-quête » du fils. Ces deux-là sont liés. Ils sont les deux faces d'une même interrogation, d'un même impératif de parvenir à se saisir de soi, et des choses, pour être vraiment, c'est-à-dire être au monde, *dans* le monde.

L'ombre familière de Jumeau Seul

Jack et Adam sont comme des frères, oui, ils sont frères comme le sont Tom Sawyer et Huckleberry Finn, une fraternité qui est celle des corps jeunes, vigoureux mais épuisés qui se reposent, offerts tout entier au murmure de la rivière, à l'ombre des arbres de la forêt, après qu'on a franchi montagnes et précipices, qu'on s'est battu avec les loups, qu'on a boxé avec les fantômes et qu'on leur a goulûment botté le cul. Pourtant, comme chez Mark Twain, on sent qu'une séparation est à l'œuvre. Et si elle est douloureuse, ils ne vont pas contre ce qu'ils pressentent comme étant le cours naturel des choses. Le monde entier est là, devant eux, et il est plus vaste que la famille, que la fratrie, que l'amitié elle-même peut-être. Mais ces destins qui poussent l'un ici, l'autre là, n'empêchent pas d'être liés pour toujours, et de prendre soin. De l'autre, des autres, à défaut d'être parfois capable de le faire de soi-même. Adam est à l'écoute, il s'imprègne, il ne force pas, il est doux, il est plus Tom que Huckleberry, il ne contraint jamais sa mère à avouer ce qu'elle ne peut même pas s'avouer elle-même. Il ne croit pas en la vertu de la colère, du ressentiment, peut-être à tort parfois, car il faut savoir aussi hurler au visage de ces foutus tourments pour qu'ils prennent peur et vous quittent. Mais Jack est là qui veille, car il n'est pas en reste en matière de soins. Bien sûr sa méthode tient plus du coup de poing et de la vocifération, mais il accueille les angoisses et les questions d'Adam, il l'aide à faire le tri, à avancer.

Histoires dans un filet à fantômes

Écrire, c'est presque paradoxal, avec l'idée de disparition. On devrait ne laisser que des traces infimes sur le sable, le bruit du vent, le souvenir du bruit du vent. Et on noircit des pages et des pages. On crie tout haut, et tout bas, des mots qui tissent un filet un peu dérisoire pour emprisonner quelque chose qui nous échappe quoi qu'on fasse, qui fuit, qui n'existe pas même peut-être. Aeka parle de cela dans le texte. Sa pratique toute japonaise de son art, est sans doute celle de tous les poètes : se taire (quitte à crier, oui, c'est étrange), sortir son filet à papillons (Nabokov pratiquait cette double activité, peut-être est-ce un signe), et tenter d'attraper ce qui est déjà évanoui, mais dont l'ombre, si on ne se débrouille pas trop mal, peut faire texte. C'est infime. Mais ça peut dire beaucoup. Quand c'est bien fait, ça dit même énormément. « On ne doit pas composer avec le monde », dit Aeka à Adam si ma mémoire est bonne, « juste s'asseoir et capturer ce qui est là ». C'est-à-dire quelque chose qui fuit, disparaît déjà. Le filtre, le filet, est donc de la plus haute importance. C'est le style bien sûr, la seule chose qui compte vraiment dans la littérature. Le reste, ce ne sont que des histoires, des personnages empêtrés dans leurs incarnations. Mais des personnages qui tous, ou presque, luttent en effet à leur façon contre l'effacement, ils ont quelque chose à dire, certains l'écrivent comme Adam, ou le braillent à la face des flots comme Jack.

À lire : l'intégralité de l'entretien sur le blog Nouvelles de Polynies

Extrait

— Tu as fait quoi ces deux années, à part confesser des pop-corn ?
Il me toisait, planqué derrière ses Ray-Ban. Il avait conservé cette habitude de décider, après vous avoir posé une ou deux questions absurdes telles que « Tu as déjà sauté d'un train en Inde ? » ou « Pourquoi l'âme n'est pas venue aujourd'hui ? », si vous étiez ou non capable de tenir une conversation décousue et métaphysique sur l'être et les choses, ce qui vous rendait alors digne de l'écouter. Seuls ceux qui réussissaient le test pouvaient espérer se voir confier les théories révolutionnaires de Jack sur ce qu'il appelait *les deux seules formes manifestées de l'être* : le surf et le bruit. Nous nous connaissions depuis toujours, mais il estimait visiblement qu'aujourd'hui je devais passer l'examen.
— Je vends des abonnements téléphoniques par téléphone à des sourds, et des solutions Internet par e-mail à des aveugles, pas mal, non ?
— Combien de fois tu te branles par jour ?
— Quatre ou cinq, parfois une dizaine.
— Tu vois quoi par la fenêtre de ta chambre ?
— Des pigeons. Des centaines et des centaines de pigeons qui s'envolent au-dessus de la gare du Nord. En bas de mon immeuble, le bar qui fait l'angle s'appelle *Le Lion Cassé*, le *Bar du Lion Cassé*. Le propriétaire, un Serbe, cache sous son comptoir un fusil de chasse datant de 1840. Il ne sait pas d'où vient ce nom.
— Comment tu as su pour ton père ?
J'avais réussi le test. Je ne lui en voulais pas de m'y avoir soumis. Peut-être même aurais-je été déçu s'il m'avait d'emblée accordé sa confiance.
— J'ai reçu une lettre. De sa femme. Il vivait aux États-Unis, mais ça, je le savais.
— Ne va pas là-bas, oublie. Je vais te faire rencontrer quelqu'un qui va t'aider à y voir plus clair.
— Plus clair ?
— Tu ne cherches pas au bon endroit, Adam. Ton histoire de pigeon, ça craint, oublie ça. Ce qu'il faut c'est comprendre pourquoi ces mecs restent des heures perchés sur leur planche sans jamais redescendre.
— Je ne cherche rien, Jack, rien du tout.
— Si, je crois bien que si, tu cherches mais tu n'es pas sûr d'être à la hauteur de ce que tu vas trouver. J'ai grossi, non ?
— Un peu.

Frédéric Boudet, *Surf*. Illustration de couverture de Brecht Evens
Grande Polynie, ean 9782352894346, 16€. En librairie le 22 août

MAINTENANT ET BIENTÔT

22 août

Surf
Frédéric Boudet, illustration de couverture de Brecht Evens
Grande Polynie, ean 9782352894346, 16€

19 septembre

Petit Garçon
Francesco Pittau, illustrations de Catherine Chardonnay
Petite Polynie, ean 9782352894407, 10€

17 octobre

La Chose du MéHéHéHé
Sigrid Baffert, illustrations de Jeanne Macaigne
Polynie, ean 9782352894414, 11€

LISEZ ÉGALEMENT LE BLOG
NOUVELLES DE POLYNIES

OURS DE POLYNIES

Directrice de la publication : Christine Morault
Rédactrice en chef : Chloé Mary. Contact : chloe.mary@editionsmemo.fr
Éditions MeMo. 5, passage Douard. 44000 Nantes. www.editions-memo.fr
Diffusion-distribution : harmonia mundi livre

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

La collection Polynie est soutenue par le Centre national du livre.